

Dans la maison vide

« DANS LA MAISON VIDE »

ATELIERS RÉGULIERS D'ÉCRITURE CREATIVE
2022-2023

Les participantes et participants ont été invité.es lors d'un atelier d'écriture à pénétrer **dans la maison vide** d'une personne connue, écrivain.e, artiste, politique ou autre, contemporaine ou pas mais importante pour elles / eux...

Elles et ils ont accepté de vous faire découvrir leurs textes.

Bonne lecture !

Les textes sont classés par ordre alphabétique des prénoms.

2023

Écriture & Papyrus

Créé par : Sylvie Callet – ecriture-papyrus.com



CAPTIVE

Le chauffeur de taxi baragouina dans un anglais approximatif que c'était là. J'étais arrivé à destination.

J'avais décidé de me rendre à l'adresse communiquée par mon contact au Quai d'Orsay, directement depuis l'aéroport international, sans sas de transition, sans m'être habitué aux clameurs de la ville, aux odeurs du souk, à la chaleur sèche, au souffle poussiéreux balayant les rues de Bagdad que nous avons traversée d'est en ouest à toute à l'allure, à peine ralenti par quelques checkpoints, pour atteindre ce faubourg misérable.

Le soleil au zénith écrasait l'azur et blanchissait la lumière la rendant aveuglante, et, malgré mes RayBan, teintée d'un filtre angoissant. Un silence pesant planait sur cette rue de terre battue. Un chien errant famélique traversa devant la 205 Peugeot aux sièges élimés qui repartit dans un fracas poussif.

Je restai planté là quelques instants face au bâtiment. Un petit immeuble quelconque. Mais qui dans cette périphérie, au milieu des taudis et des immondices, dénotait. Alors que de part et d'autre s'élevaient des masures faites de torchis et de tôles ondulées grinçantes, à l'équilibre précaire, la geôle de béton gris sale, sur deux étages, étendait sa sombre et massive ombre sur celui qui lui faisait face.

Je repérai vite les signes qui ne trompaient pas sur sa fonction : lourds barreaux aux fenêtres, mirador sur le toit terrasse, portes opaques en acier.

J'avais décidé d'arriver seul, quelques heures avant mon fixeur et Pierre le cameraman dépêché par l'agence. Besoin de m'imprégner des lieux, de cette atmosphère poussiéreuse suintante de qui-vive permanent, propre à cette région instable où à tout moment un tir de kalachnikov peut fendre l'air et répandre la terreur même en plein jour.

Je frissonnai en poussant la porte d'entrée. Un étroit vestibule plongé dans une pénombre grisâtre : béton nu, carrelage froid, couleur métallique. La porte se referma derrière moi dans un claquement sourd et oppressant. Je cherchai en vain un interrupteur hypothétiquement relié à cette ampoule suspendue à un fil entraperçue dans le faisceau de lumière qui s'était glissé avec moi à mon arrivée.

L'éclairage blanc de la torche de mon iPhone net et tranchant jeta un éclairage cru, presque chirurgical sur les lieux. J'avançai dans un long couloir qui desservait plusieurs pièces.

Ici ce qu'avait dû être une cuisine et l'espace de détente des ravisseurs : odeur écœurante de nourriture rance, des canettes de bières chinoises jonchaient un peu partout le sol. Des dominos tenaient debout fragiles sur la table recouverte d'une toile cirée bleue délavée et grasseuse, largement trouée par des brûlures de cigarettes. Un mégot parmi cent autres semblait encore se consumer dans une boîte de conserve de pois chiches reconvertie en cendrier de fortune.

Partie interrompue, temps suspendu... impression fugace, qui m'assécha la bouche, que les occupants venaient de sortir quelques instants pour prendre l'air... et allaient surgir d'un moment à l'autre.

Je poursuivis ma déambulation silencieuse.

En face, une misérable salle de bains verdâtre et humide : fortes odeurs corporelles d'hommes contraints à la communauté.

Le halo lumineux de mon téléphone me guida vers une pièce plus spacieuse : alignement de lits de camp, amas de couvertures grisâtres, deux tapis tournés vers l'Orient pour la prière. Un magazine Playboy planqué sous un matelas laissait entrevoir un corps dénudé.

Je me retournai lentement pour me retrouver face au mur du fond... brusquement, sans artifice,

le regard fixe, sans émotions et implorant à la fois, elle me fit face, livide transpercée par le faisceau lumineux. Une certaine confusion m'envahit, au bord de la panique je tressaillis : était-elle encore là, ici, quelque part à l'étage, enfermée ?

Des rires d'enfants, universels, le roulement d'un ballon contre un trottoir : une partie de foot de rue : la vie emplit à nouveau la pièce et la tension reflua.

Punaisée au mur, une Une du Monde titrait tel un cri d'espoir : « Florence Aubenas : une preuve de vie ».

Je décidai de gravir l'escalier de béton qui me mena d'instinct à la pièce principale du bunker. Une lourde porte aux cadenas défaits. Contact froid de l'acier. Je me laisse glisser à la fois terrifié et étrangement calme dans cette pièce aveugle. Spontanément j'éteins la torche de mon téléphone. Retrouver le plus fidèlement possible la même gamme chromatique des noirs profonds qui l'ont enveloppée. Était-elle arrivée cagoulée ? Superposition des noirs, abîme d'un cauchemar.

Je refermai la porte de la cellule et me déchaussai pour faire corps avec la cellule : sentir le sol rugueux aux mille aspérités. Les murs capitonnés me coupent de la rumeur lointaine de la ville. Un silence assourdissant m'envahit intérieurement. J'attendis que mes yeux s'habituent à l'obscurité. En vain, je restai prisonnier d'un noir qui ne se dissipe pas.

Je rallumai alors ma lampe torche. La cellule, minuscule carré parfait de deux mètres sur deux mètres, se composait d'un châlit brinquebalant et d'un pot pour les besoins naturels. Murs uniformes. Pas de fenêtre, pas d'odeur. C'était donc là, dans ce cube où chaque objet prenait une volumétrie disproportionnée, que Florence avait passé cinq mois de sa captivité. Prenait-elle ses repas dans cette pièce ? Avait-elle des contacts réguliers avec ses ravisseurs ?

Je pris conscience que ce lieu vide de toute humanité avait pourtant été habité, avait même été certainement protecteur parfois pour celle qu'il retenait. Avait-t-elle compté le nombre de pas qu'elle pouvait faire sur chaque côté de sa cellule pour s'apercevoir qu'il s'agissait d'un carré parfait ?

Avait-t-elle scruté à la lueur de l'ampoule électrique centrale chaque centimètre carré des murs, à la recherche d'une ligne, d'un motif évocateur, telle une peinture rupestre ou un signe codé, une voie vers la liberté, permettant à son esprit de divaguer et s'échapper, pour résister, alors que son corps endolori, éteint, restait lesté sur ce châlit croulant ?

Quelle heure était-il ? Je perdais petit à petit tout ancrage spatio-temporel... j'étais avec elle et ressentis physiquement l'odeur acide de son angoisse, de sa sueur froide qui coulait dans son dos lorsqu'elle entendait les pas de ce ravisseur dans l'escalier. Le pas lourd du plus brutal, du plus fanatique et illuminé, du plus imprévisible de cette horde de jeunes terroristes.

Les rires des enfants s'étaient rapprochés, je les entendais maintenant distinctement.

À moins qu'elle n'ait partagé une certaine intimité avec eux en dépit de la peur.

Eux-mêmes enfermés dans un combat au nom d'un Allah fantasmé : bourreaux et otages captifs de cette maison perdue dans un faubourg de Bagdad.

Un carreau vola en éclat... puis l'impact d'un ballon rebondissant sur le sol qui alla finir sa course dans des douilles de kalachnikov qui gisaient là, oubliées.

Adrien Spook
mardi 25 avril 2023

FLEUR DE NEIGE

Je suis entrée dans cette maison, déjà vieille pour l'époque. L'humidité, le sol en terre battue, l'unique meuble en bois brut et poussiéreux, cette pièce commune si sombre, un espace bien réduit pour Fleur de Neige, ses deux frères, sa sœur cadette, son père, sa mère, son oncle, sa tante, sa cousine, sa grand-mère.

La vie était rude pour les paysans chinois à cette époque. Ça l'était encore davantage pour les femmes, et les filles dès leur plus jeune âge à vrai dire. Naître fille, là-bas, c'était souffrir.

Je suis montée à l'étage. Celui où Fleur de Neige a dû rester de force à l'âge de sept ans pour respecter la tradition et ne pas faire honte à sa famille. La marieuse lui avait épargné deux années entières de souffrance grâce à sa maigreur et la petitesse de son corps dénutri, ce qui ne fut pas le cas de sa cousine, Brin de Lilas. L'année du Coq avait fini par arriver, le printemps était là, leurs bandages devaient commencer.

Sa grand-mère avait préparé les haricots rouges censés aider à ramollir leurs os pendant la transformation. Sa mère, le cœur amer, avait préparé la bassine d'eau tiède, les tissus assemblés, la poudre pour absorber les suintements, les chaussons de soie. Sa tante était soucieuse de bien préparer sa fille unique pour qu'elle ne reste pas brinquebalante à son image, j'imagine.

Le silence règne. Seuls de minuscules pieds de sept centimètres leur assureront un bon mariage alors elles sont effrayées bien sûr mais l'honneur de la famille est plus fort alors elles s'assoient sagement et se laissent bander les pieds, les orteils serrés sous la plante. Fleur de Neige est surprise par l'imminente douleur mais n'ose piper mot devant le regard sérieux de sa mère. Brin de Lilas pleure à gros sanglots et ne semble déjà plus pouvoir respirer. Je sens mes mains moites trembler devant tant d'atrocité. Comment une mère peut-elle imposer à sa fille ce qu'elle a elle-même subi et vécu comme le tournant irréversible de sa vie ?

La mère de Fleur de Neige la soulève brutalement et lui ordonne de marcher d'un doigt autoritaire, sans même la regarder. La petite, effrayée, ne sait comment tenir sur ses pieds pliés et harnachés si fermement. Brin de Lilas continue de pleurer mais semble maintenant totalement absente. Sa mère reste muette, comme prise au piège elle aussi tandis que celle de Fleur de Neige s'agite en tout sens et hausse le ton pour qu'elles daignent enfin faire un pas. Je vois ces deux enfants transies de peur et de douleur faire de leur mieux pour satisfaire leurs mères.

Fleur de Neige veut hurler mais retient son souffle, une perle de sueur dégouline sur son front devenu blanc comme un linge. Elle se concentre pour qu'un soupçon de mouvement émerge de sa hanche mais sa mère semble déçue de ce manque d'élan pour traverser la pièce sombre.

Ce qu'elle ignore, c'est qu'elle devra marcher encore et encore, à l'étage avec Brin de Lilas. Des jours, des semaines, des mois. Que leurs os finiront par se briser et qu'il faudra qu'elles marchent encore pour les modeler à la taille des magnifiques chaussons de soie. Que plus

jamais elles n'atteindront le bout de la cour avec les moignons qui leur serviront de pieds, qu'elles souffriront toute leur vie malgré leurs chairs cicatrisées, si elles survivent. Leur condition de fille a fait d'elles deux prisonnières ce jour-là.

Je mesure la chance de ma vie. J'ai marché très tôt, j'aimais me déplacer partout où mes petits pieds me portaient, pour explorer le monde. A sept ans, l'âge de Fleur de Neige, j'ai reçu ma première paire de rollers. Glisser : l'histoire de mon enfance, de mon adolescence.

Je suis mère aujourd'hui, j'emmène mes enfants marcher, courir, faire du roller, explorer les endroits cachés, insoupçonnés. Je sais comme nos pieds sont précieux puisqu'ils sont notre liberté, l'élan même de nos vies.

Mais comment aurais-je pu naître fille, être mère, en Chine, au dix-neuvième siècle dans la maison de Fleur de Neige ?

Alexia Lefoyer
1^{er} avril 2023

DANS LA MAISON VIDE

Fatras d'émotions dans ma poitrine : honte, peur, joie, largement débordées par le sentiment de curiosité qui me pousse à ouvrir plus encore la grille rouillée de cette propriété, jadis sûrement luxueuse. On me dit qu'elle a appartenu à Jacques Prévert et que l'âme du poète y traîne encore.

Mes pas craquent sur les branches de bois sec et les feuilles mortes entassées par le temps : elles, n'ont pas été ramassées à la pelle...

La haute porte en bois épais, qui se voulait solide avant, ne résiste pas très longtemps et me permet de pénétrer dans un grand hall d'entrée carré desservant plusieurs pièces. Un chapeau en feutre gris domine le porte manteau perroquet de bois sombre sur lequel un long manteau en tissu de laine à chevrons pend et touche presque le carrelage terrazzo blanc et noir. Sur la console en bois marqueté, un téléphone à cadran avec sa coque de velours jaune poussiéreux et surannée, et un cendrier de cristal : paquet bleu de Gitanes Maïs sans filtre, vide, pochette d'allumettes estampillé Le Flore – Saint Germain des Prés – Tél. Turbigo 450. Quelques sièges à hauts dossiers droits et assises cuir, clous dorés, composent le reste du mobilier du hall. Une écharpe à carreaux a été oubliée sur l'un d'eux.

Passée la première porte à droite, je découvre un salon bibliothèque : les murs ne sont qu'étagères remplies de livres disposés indifféremment : des piles, des rangées, des montagnes de livres. Puis des cadres jaunis : on reconnaît Éluard, Sartre, Cocteau... Deux fauteuils club en cuir avachi se font face, séparés d'un petit guéridon dont le placage gondolé a subi les assauts de verres à whisky (leurs fonds y ont laissé des traces rondes) dégustés à la lumière filtrée de ce lampadaire qui me permet de deviner plus avant dans la pièce, le bureau recouvert d'un amoncellement de papiers manuscrits. Un cahier Héraclès à la couverture bleue hors du temps est resté ouvert à la page d'un début de scénario de film. Et là, posé façon cheval d'arçon, le recueil qui a guidé mon adolescence : Paroles.

Je me sens toute petite, mon cœur palpite et mes mains tremblent, je suis mal à l'aise et confuse de laisser ma curiosité m'entraîner dans l'ancre de mon poète tant aimé. Les volutes de ses éternelles cigarettes flottent encore dans l'air, le tabac froid a tout imprégné et tout figé dans ce décor des années 50.

La salle à manger, plus impersonnelle, est à côté : longue table entourée d'une douzaine de chaises, buffets bas lourds et épais, chandeliers en argent noirci.

Ils sont là, attablés, tous, délirant chacun dans leur art, poésie, théâtre, peinture, certains que celui-ci n'a pas de frontière ou alors, au cas où elles existeraient ces frontières, ils les abolissent volontiers en éclusant les bouteilles d'une cave toujours bien achalandée. Jacques ne sait pas dire non avec le cœur à ceux qu'il aime. C'est leur lieu de rassemblement et d'inspiration : ça chante et ça gueule, c'est surréaliste.

Et là, je l'imagine lui, assis en bout de table, ses yeux globuleux, sa cigarette au coin des lèvres et sa casquette de travers à la recherche d'un énième jeu de mots à inclure dans un de ses poèmes qu'il voudra accessible à tous, aux enfants qui sortiraient de l'école pour faire le tour de la terre dans un grand wagon doré comme à Barbara qui décidément ne se souvient pas qu'il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là.

Puis je le vois se lever, solennellement, tituber un petit peu, quitter la pièce chaude et enivrée, mettre son manteau à chevrons gris, nouer son écharpe à carreaux, replacer sa casquette, ouvrir la lourde porte en bois de l'entrée et courir dans le pré voir si le bonheur y est toujours ou s'il a filé.

Chantal
28 Mars 2023

MÉMOIRE D'UN APPARTEMENT

Je pénètre en catimini dans cet appartement plutôt luxueux, d'un confort presque raide et suranné. Les rideaux, les tentures sont épaisses ; cet espace est presque clos, tapi sur lui-même.

Des strates s'y empilent, comme dans les épaisseurs de la terre.

Quelques signes de sa jeunesse, des photos anciennes sépia avec des jupes légères et des rires.

Une toile éclaboussée de soleil et de ciel bleu.

Puis une cassure, une œuvre de Giacometti longue et maigre. Meurtrie, elle avance toutefois d'un pas sûr vers l'avenir.

Je regarde plus en avant, des livres de droit, de médecine, d'histoire. Un espace plus lumineux, ouvert sur l'extérieur qui y pénètre. Des voix, des appels, des cris me viennent en écho d'un passé pas si lointain.

Toutes ces pièces semblent cloisonnées mais un grand courant d'air frais les traverse.

Son habitante a eu besoin de s'y recueillir pour aller affronter les gens du dehors qui refusaient l'avancée de l'Histoire.

Elle est sûre d'elle mais ici, entourée de ses souvenirs, elle peut se recroqueviller et laisser aller ses doutes, ses blessures, les deuils qui ont marqué son existence.

Je la vois dans ce fauteuil, regardant l'album de sa vie, tournant les pages une à une.

Elle est âgée maintenant, sa mémoire lui joue des tours.

Quand a-t-elle perdu sa mère ? Sa sœur ? Qui est mort dans ce camp ? Qui dans cet accident de voiture ?

Elle, la grande Simone, adorée et haïe, elle oublie. Ses morts dansent autour d'elle dans une sarabande à la fois joyeuse et grimaçante.

Ils l'attendent, elle le sait.

Ses enfants et ses petits-enfants voudraient la retenir encore, mais elle se sent lasse. Elle a bien travaillé, elle s'est exposée.

Les décorations qu'elle a reçues, qui tapissent un mur, ne la touchent plus vraiment. Elle sait qu'elle sert de caution à beaucoup qui mettent en avant ses prétendues idées sans vraiment la connaître.

Maintenant il n'y a que dans cet appartement qu'elle se sent bien.

Sa lassitude me touche.

Elle oublie d'être cassante et s'entortille dans ses souvenirs qui s'effilochent.

Son regard semble presque vide, tourné vers une intériorité qui se coupe du reste du monde.

Elle agrippe une petite peluche rabougrie et élimée.

Je ne veux pas la déranger et, à pas feutrés, je sors pour retrouver l'agitation du dehors.

Moi, je ne t'oublierai pas Simone.

Claudine Foulquier

14 avril 2023

DANS L'HUMBLE LOGIS D'UN GRAND HOMME

L'escalier de bois est raide, je me fatigue vite à monter les hautes marches branlantes. Coincé entre deux parois qui sentent le salpêtre, il brinquebale d'un étage à l'autre. Je m'arrête un moment sur le deuxième palier pour reprendre mon souffle. Levant le nez vers les étages supérieurs, je me demande comment un homme de cette taille, gigantesque, a pu se glisser dans cet espace si resserré. Lorsque j'arrive enfin sous les toits, mon cœur bat la chamade. Est-ce dû à l'effort de la montée ou à l'appréhension de ce que je vais trouver derrière cette pauvre porte accrochée de guingois entre deux colombages vermoulus ? Je n'ai qu'à la pousser du bout des doigts pour qu'elle s'ouvre. Il a encore oublié de la fermer en partant ce matin. L'émotion m'étreint en découvrant le logis de mon héros. La colère aussi. Comment un soldat aussi valeureux, un homme aussi courageux, un poète aussi merveilleux a-t-il pu vivre aussi démuné ? Je le vois se courber en deux pour passer sous le linteau puis se redresser lorsqu'il atteint le centre de la mansarde. Je l'imagine debout sous la poutre faîtière déclamant des vers épiques, roulant sa grosse voix en d'impertinentes rodomontades ou murmurant des mots d'amour, mots chargés du désespoir de celui qui est incompris.

J'aurais tant aimé prendre ce géant dans les bras et lui donner tout l'amour que j'ai en moi pour panser sa grande blessure, son grand chagrin. Mais c'est trop tard, je n'ai pas osé de son vivant et sa vie s'est maintenant fracassée devant un ultime coup du sort.

La pièce est petite, il y règne un ordre monacal. Un lit en métal est coincé contre le mur, face à la porte. Un simple châlit portant une pauvre paillasse. Une couverture militaire, vieillie, trouée, est pliée au pied du lit. Une fenêtre éclaire chichement le logis laissant voir les grains de poussière qui volettent dans les rayons d'un soleil printanier, déjà vif pour la saison. Une table de toilette en bois, avec un dessus en marbre cassé, accueille un broc et une cuvette fleurie en faïence ébréchée. Un nécessaire à raser est posé à côté, long coupe-chou que ses grandes mains ont dû manier avec délicatesse, une serviette miteuse pend sur le devant du meuble. Au centre, là où la hauteur de plafond est la plus haute, face à la lucarne, une table couverte de papiers, seul luxe qu'il s'autorise. Encriers et plumes s'alignent sur un bord. Je m'approche, intimidée, et déchiffre les premiers mots. Encore un poème dédié à Roxane. Je le lis, émue au-delà du possible. Puis je repose la feuille et laisse mon regard errer sur les lieux, jusqu'à la fenêtre qui donne sur la ruelle, juste en face de mon propre foyer.

La venelle est si étroite que nos maisons se touchent presque. De chez moi, fenêtres ouvertes, j'entendais son pas lourd, fatigué quand il rentrait chez lui. Il achetait souvent un pâté en route, s'installait à sa fenêtre pour le manger en profitant des derniers rayons du soleil. S'il m'apercevait, et s'il était dans un bon jour, il me saluait à sa façon d'un tonitruant : « Eh bien, Dame Margot, la vie est-elle belle aujourd'hui ? ». Ces jours-là, nous discussions au-dessus des passants chapeautés ou enturbannés, pouilleux ou bourgeois, qui allaient et venaient quelques étages plus bas, nous moquant de leurs allures, de leurs manies. Puis il rentrait et je pouvais le voir écrire jusqu'à une heure avancée de la nuit, brûlant la chandelle sans compter, tant qu'il en avait.

C'est la première fois que je rentre chez lui. Ces murs lépreux, ces meubles bancals, ces tissus élimés me brisent le cœur. Pourtant, chez moi, ce n'est guère plus riche mais ici tout respire désolation et mélancolie. Une pauvreté glorieuse.

En me penchant vers le fond de la mansarde, j'aperçois un dessin griffonné sur le mur. Une ombre chinoise plutôt. Il a dessiné son propre profil si reconnaissable, avec ce nez démesuré. Sur ce nez, il a tracé des branches, ou des lianes plutôt, je ne sais. Quelque chose comme du lierre peut-être. En approchant, je vois que ce végétal forme des volutes qui se terminent en cœur, mais un cœur brisé qui laisse s'échapper un R et un C qui tombent dans le vide du mur blanchi à la chaux. Je savais Cyrano poète des mots, je le découvre poète jusqu'au bout des doigts. Près du lit, se trouve une malle qui contient quelques nippes, une tabatière

vide, une lourde épée rouillée. Celle qu'il porte habituellement est plus fine, plus légère. Qu'est-elle devenue d'ailleurs ? Je me souviens du jour où il s'est approché de la fenêtre, son grand chapeau à plumes enfiché sur son épée, tel une marionnette exsangue. Il m'avait fait rire aux larmes en imaginant un dialogue entre lui et un personnage absurde, fantoche, ahuri, qui avait osé se moquer de son nez.

Je ferme les yeux pour mieux sentir ce qui reste de Cyrano dans cette humble chambre. Du désespoir ? De la résignation ? À l'aveugle, je respire ce qu'il a laissé ici et me concentre sur l'invisible. Alors, j'entends son rire, d'abord assourdi et lointain, puis qui monte, prend de l'ampleur et éclate enfin à pleine gorge, à pleine poitrine, à pleine tripes. Son rire puissant envahit l'espace, chassant la misère, la tristesse. C'est la vie qui revient, la vie pleine et entière, faite de joie et de peine, de chagrin et d'espoir, d'aventure et d'ennui, de trahison et d'amour, de mots d'esprit et de billets tendres. Apaisée, je me lève, et sans m'attarder davantage, sors de son logis, ferme la porte, laissant la vie envahir l'espace vide et consoler mon cœur meurtri.

Corinne Fontan Dubourg
23 avril 2023

LA VIEILLE FERME

La vieille ferme, sous la lune rousse semble endormie à jamais : 120 ans, 120 ans que les murs se sont tus, que la vigne vierge joue avec les volets et que la porte a, depuis longtemps, abandonné ses gonds rouillés. J'avance sans bruit, je vais profaner, je le sais, ces lieux sacrés, ces lieux où mon père, enfant, a vécu avec sa sœur et mes grands-parents. Bucarest proche, endormie maintenant, fait résonner en moi le bruit des bombes et des obus. La porte de la maisonnette cède avec facilité sous mes doigts en larme : l'obscurité m'enveloppe, un froid glacial me tétanise. Mes pieds de plomb me figent devant un amas de pierres grises qui jonchent le sol. Je devine avec peine 4 murs nus que même les araignées ont désertés. Vide absolu : les rires et les paroles, les chagrins, les joies, tout est emprisonné dans les parois voleuses. Un régime absurde, la folie d'un homme, des milliers de morts, des milliers d'âmes envolées dans la terreur des cris, des pleurs en cascade, une terre embrasée !

Mes jambes cèdent sous le poids d'une émotion qui m'oblige à m'asseoir sur la terre battue : mes doigts caressent machinalement les grains et les mottes et voilà que, miracle, un carreau de terre cuite dégage ses couleurs fanées. Me voici dans la cuisine où Mamic confectionnait de ses doigts de fée le merveilleux potage odorant dont raffolait mon père. D'ailleurs le voilà qui rentre de l'école, son cartable sur le dos, ses chaussettes rabougries sur ses bottines crottées. Il jette sur la table son blouson de coton bleu et se rue sur sa petite sœur qui lit tranquillement près de la fenêtre. S'en suit une galopade effrénée dans la maison où fusent les rires, les cris de bonheur et de faux effroi. Tout n'est que joie dans la ferme roumaine où vivent paisiblement mes grands-parents et leurs deux petits. Grand-père, maréchal ferrant est l'ami de tous les chevaux de ce village qui jouxte la grand-ville. Mamic élève ses 2 marmots avec patience et doigté car, Georges, l'aîné, n'en fait souvent qu'à sa tête. La paix règne sous le toit de chaume et le soleil a pris possession de ces murs bénis régulièrement par la « patronne » des lieux.

Cette nuit, les ruines qui m'entourent et m'observent me renvoient à ce jour de mai, où dans un ciel sans lune, toute la famille avait embarqué dans la vieille camionnette de l'oncle Vassili pour une destination qu'ils ignoraient. Georges et Aurélie, tapis à l'arrière sous une couverture brune avaient la consigne bien difficile à respecter, de ne pas parler. Les valises et les sacs, du sol au plafond, dansaient au rythme des roues. Aucun bruit, aucun son de voix dans la voiture : Mamic tenait sans doute son mouchoir sur son nez tout en torturant ses doigts tandis que Tata scrutait la route d'un œil noir et inquiet. Cette nuit-là, pas d'obus, pas âme qui vive sur la route empierrée et devant eux : l'inconnu...

Denise Tournier
21 avril 2023

HOMMAGE CHALEUREUX À SIMONE WEIL

Hier après-midi, j'ai pris le train à Villefranche pour me rendre, via Lyon Perrache – Saint-Étienne, au Puy où tu as vécu une portion de ta courte vie, Simone.

Arrivée, j'ai passé une nuit à l'hôtel pour me disposer intérieurement à franchir le lendemain le seuil de ton modeste logis, de ton refuge, et venir ainsi à ta rencontre, Simone.

Maintenant, je suis sur le seuil de la maison où tu résidas.

L'émotion est palpable dans mon cocon sensible ouvert, restauré ces dernières années.

J'allais être confrontée à une part infime mais concrète, charnelle de ta brève vie.

Je t'ai lue, j'ai écouté différentes personnes parler de toi, de ta vie généreuse, de ta famille, de ta petite santé mettant à l'épreuve ton élan vital éprouvé par des maux de tête s'entêtant à vouloir te mettre à terre, KO. Mais rien n'y fit, tel un Ovni alimenté au carburant de la ténacité, tu persévéras à faire apparaître une œuvre source d'inspiration, boussole pour les humanités à venir.

Tu as tracé ton sillon, et le nôtre par ricochet, pour approcher la Vérité, le Juste, Le Beau.

Tel Fred Pellerin, « *Il faut que tu saches* », tu t'es mise en quête du sens de nos vies, des sentiers tortueux conduisant au bonheur inoxydable.

Tu es passée en ce monde sans t'attarder, sans prendre ton plaisir, tes aises, le quittant à 34 ans, épuisée physiquement et moralement, sans regret, sans regarder derrière toi, discrètement, pour poursuivre ton voyage là-bas, quelque part dans « *les cieux lumineux* » où tu étais attendue chaleureusement.

Je mets ma main fébrile sur la poignée de la porte d'entrée. Que vais-je découvrir ?

Un long couloir m'attend, sans fioritures, peint en blanc.

Un blanc apaisant, comme une invitation au recueillement, une mise en condition pour se faufiler lentement dans l'embrasement ouvrant l'accès à la précieuse attention.

Je suis là, debout, lovée dans cette douce disponibilité, les antennes de connexion sorties de leur étui sensuel dilaté pour l'occasion, respectueuse, aimante, prête à accueillir ta présence, un partage de pensées édifiantes, réjouissantes, au cœur du silence complice.

Le long de ce couloir, trois simples pièces qui, de toute évidence avaient pour vocation à répondre aux besoins essentiels de ressourcement de ton corps, à son repos, et à ton travail de philosophe.

Sur la gauche, en ouvrant la porte d'un bois sobre comme venu directement de l'arbre, avec quelques simples coups de rabot, histoire de lui donner la forme appropriée, on découvre la cuisine.

Un simple poêle en bois pour le chauffage et la confection des repas.

Une table rectangulaire avec des pieds solides semblant taillés dans une bûche coupée en quatre.

Une toile cirée rouge égaye la pièce et facilite le nettoyage de la table après les repas.

Sur le côté de celle-ci, un buffet permettant le rangement ordonné du nécessaire pour une cuisine.

On peut voir que s'y trouve le strict nécessaire : quelques assiettes, verres, couverts, tasses, plats et ustensiles sans valeur monétaire ou sentimentale.

Tu n'étais pas attachée aux choses, auxquelles tu attribuais la simple valeur d'usage.

Je te retrouve, avec émotion, dans cet environnement que l'on pourrait décrire insignifiant si, dans cette sobriété, cette absence de clinquant, ne résonnait la richesse de ton humanité lustrée par la quête de ton Soi seul en capacité de te relier fraternellement aux autres, à l'univers, de te combler en pointillé afin que tu restes tendue vers un ailleurs, vivante, entreprenante. Au sol de cette pièce, un carrelage avec des carreaux noirs et blancs.

En face de la cuisine, un salon où tu recevais tes amis et relations. On y découvre un canapé en similicuir marron à la couleur terne, une table basse sur laquelle tu disposais avec soin les boissons et petits gâteaux offerts à tes invités. Tu avais le sens de l'hospitalité et le goût des conversations rafraîchissantes au cours desquelles on s'autorise des détours, des pauses, ralentissements offrant la possibilité de découvrir des paysages inattendus confectionnés par l'imagination, des filets d'émotions candides dégoulinant en fontaines qui roucoulent pour dilater les cœurs, même les plus enkystés. Des conversations ponctuées de fou-rires, de disputes à gogo qui offrent à chacun(e) de se frotter à autrui pour mieux, en retour, se trouver Soi avec de belles surprises confinant parfois au ravissement. En face du canapé, adossé au mur de la pièce, dans l'attente d'être appelées à servir, trois chaises tout aussi sobres que celles de la cuisine.

Enfin, la troisième pièce, celle où tu passais la plus grande partie de ton temps, ton bureau. Une pièce comme un atelier pour ton travail intellectuel. J'ai passé un long moment dans ce lieu, assise sur une chaise à t'attendre, à épier une parole, un signe de toi dans le silence qui, seul, permet la cueillette de tels cadeaux venus d'un ciel mystérieux. Un ciel que j'affectionne aujourd'hui de nommer champ d'âmes guillerettes conversant à temps plein sur leur vies terrestres, leurs exploits plus ou moins aboutis, si souvent empêchés. Ton bureau était là, tout aussi simple, sobre que le reste des lieux avec des étagères pour recueillir les livres qui t'absorbaient, t'inspiraient si souvent à force de chercher dans la nuit avec ton âme.

Après un long moment passé là dans une solitude habitée, restauratrice, je rejoins le salon avant de repartir vers ma vie à moi. Ce salon où je prends plaisir à imaginer la teneur des moments passés avec tes hôtes. Des bijoux d'humanité partagée sans calcul, sans retenue. Des moments empreints d'un profond respect contagieux, égayés par des émotions, des paroles vives, belles, transmises de cœur en cœur avec effet boules de neige garanti.

On dit aussi que tu étais particulièrement maladroite et parfois soûlante pour tes interlocuteurs. Tu étais une femme bien ordinaire à cet égard et tu ne cherchais pas à séduire. Tu as grandi dans un milieu bourgeois, ta santé précaire te préservait du confort qui engourdit. Tu fis le choix de vivre pour un temps la vie de petites gens aux corps et à l'âme meurtris par leur travail en usine, le travail de la terre aussi.

Ta vocation était d'être philosophe mais tu savais qu'il n'est possible de bien penser qu'en se confrontant à la réalité charnelle de nos vies pour éviter les spéculations intellectuelles stériles.

Merci à toi et au plaisir de te croiser un jour, là-bas, le moment venu, quelque part dans une oasis d'éternité, ma chère Simone.

Gisèle Favard - 07 mai 2023

REMINISCENCE AU PIANO

La nuit tombe à peine et je fais face à une porte en verrière métallique noire, dotée d'une poignée arrondie. La large serrure me laisse facilement deviner quelle clef du lourd trousseau me permettra d'entrer. Je ferme les yeux et j'inspire, j'oublie ce que j'imagine, les idées préconçues, pour me laisser libre de ressentir. Je tourne la clef puis la poignée, je pousse la porte qui résiste, mais cédera sous un léger coup de hanche. À l'intérieur, il fait sombre, on sent la poussière et le renfermé. Personne n'est venu ici depuis plusieurs années. Le temps que mes yeux s'accoutument à l'obscurité de l'atelier, je devine, cachés sous de grands draps blanc passé, quelques meubles. Un grand canapé d'angle dans un coin et, au centre de la pièce, ce qui semble être son piano. Je referme la porte et me dirige vers le compteur électrique, pour le mettre en marche. « Clac » et la lumière fut... Je dépose les clefs sur la console près de la porte, je me demande si Amy faisait la même chose. Je fais quelques pas et, dans ce grand espace, mes talons résonnent sur le sol en béton. Il n'y a qu'une vaste pièce de vie et, au fond, une demi-cloison qui, je suppose, doit isoler l'espace nuit. Je n'avance pas plus, l'endroit est ordonné, il n'y a que le nécessaire. Pas de bibelots, pas de télé, pas de photos ou d'affiches d'elle non plus. Il y a de la place. De la place pour créer, de l'espace pour le remplir de sa voix et de sa musique, de la place pour sa créativité, pour ses émotions qui parfois l'envahissent, et prennent trop de place justement.

Je commence à me déplacer. La cuisine est petite mais fonctionnelle. La plupart de l'électroménager est resté, il semble neuf et ne doit pas avoir beaucoup servi. Je laisse glisser ma main sur le plan de travail en bois et, sous mes doigts, je devine quelques entailles de couteau. J'imagine Amy découpant des carottes et regarder par la fenêtre en fredonnant « No, no, no... ». Je tire le drap qui couvre le canapé, j'éternue, je m'assois et étends mes jambes sur la méridienne. J'allumerais bien une cigarette pour me mettre dans l'ambiance, mais il paraît que j'ai arrêté. Je me dirige enfin vers son piano, ôte le drap délicatement cette fois. Je découvre un piano droit, noir, brillant. Dessous se cache un tabouret dont l'assise de velours rouge est usée. Je recule le tabouret, m'installe et ouvre le piano. Je caresse les touches, je suis émue. Je joue

quelques notes, ou plutôt j'appuie sur les touches car je ne sais pas jouer. Impossible de savoir si le piano est accordé, probablement pas. Je pense à Amy qui, déjà petite avait cette voix exceptionnelle, et cette manière particulière de l'utiliser. Je pense à sa relation avec son père, qui conscient de la pépite qu'il avait engendrée, ferait tout pour tailler ce diamant brut et profiter de sa réussite. Plus généralement, je pense à sa relation aux hommes, son attirance pour les mauvais garçons, ses nombreux chagrins d'amour qui lui vaudront d'écrire de belles chansons mais aussi de s'enfoncer dans des addictions multiples (alcool et drogues) au point de n'être plus que l'ombre d'elle-même, avant de mourir d'une overdose à 27 ans.

Je me demande si seule une rencontre, un amour inconditionnel pour la mauvaise personne peut nous conduire au pire ? Quand on a le choix qu'est-ce qui nous retient de faire le mauvais ? À quoi, à qui on se raccroche pour ne pas tomber quand on est au bord du précipice ?

Pour mon frère c'était le dessin. Ma mère, dont les parents avaient refusé qu'elle fasse les beaux-arts « ce n'est pas un métier, surtout pour une fille ! »... Ma mère donc, qui avait un fils, lui avait enseigné les rudiments et corrigeait ses créations depuis qu'il savait tenir un crayon. Hugo avait 10 ans de moins que moi, il était un enfant discret et sensible, il ne parlait pas beaucoup mais il observait, il écoutait. Comme certains raconteraient en écrivant, en chantant, Hugo dessinait. Cela lui vidait la tête, une tête trop remplie de ce qu'il devinait, et que moi je savais, de tout ce que les adultes ne disent pas « Non ! Pas devant les enfants ! ». Dessiner lui permettait de s'évader, de s'imaginer dans les bois, sentir l'écorce et la mousse humides plutôt que notre mère qui puait l'alcool et notre père le parfum d'autres femmes. Avec le temps les dessins d'Hugo ne ressemblaient plus à ce qui existe, il n'y a que pour lui qu'ils signifiaient quelque chose. Notre mère ne comprenait pas, tout ce talent gâché pour dessiner comme ça, comme quoi au juste ? Et puis les émotions ont pris trop de place, il n'y eu plus assez papiers et de crayons pour les poser là. Les dessins de mon frère m'effrayaient. Hugo passait de plus en plus de temps avec son ami Arnaud, celui qui avait arrêté l'école parce que sa mère prenait tellement d'antidépresseurs qu'elle dormait toute la journée et ne s'occupait pas de lui. Arnaud fumait des joints, il expliquait à Hugo que ça le détendait, ça l'aidait à dormir. Hugo essaya, ça l'aida à dormir, à dessiner, à supporter sa journée

aussi. Si bien qu'il fumait dès le matin au réveil. Personne ne voyait qu'il fumait, ou tout le monde voyait et tout le monde s'en foutait. Lorsqu' Hugo eut besoin de plus de drogue, il chercha plus d'argent ; souvent quand je rendais visite à mes parents je repartais le portefeuille plus léger. J'ai bien tenté de donner l'alerte, mais il fallait toujours que « j'exagère »disait mon père, je n'avais « pas de preuve » disait ma mère et « je ne savais pas m'amuser »disait mon cousin. Il avait fallu que la police débarque, attirant tous les voisins du lotissement derrière leurs rideaux en crochet, pour fouiller la maison et révéler ce que nous avions tous sous les yeux mais refusions d'admettre ou minimisions. Nous avions laissé un enfant s'enfoncer dans la drogue et dans le malheur, nous espérions qu'il n'était pas trop tard pour l'aider à aller mieux.

Lolita MDS

27avril 2023

« RENCONTRE » AVEC DIANE FOSSEY

Calixte m'accueille au sortir du taxi brousse dans ce campement, en pleine forêt, après cinq heures de route. Sous la brume, il me conduit au bungalow sans cesser de me faire part de son admiration pour elle et de m'assurer que rien, absolument rien n'a été touché depuis sa disparition. La porte du bâtiment en bois est un simple rideau qu'il écarte avant de me faire entrer et de me laisser seul.

Je suis dans le séjour. Dans un coin, un bureau, un tiroir fermé à clé. Sur les murs, peut-être 30 photos de gorille, avec leur nom, âge, parenté et des notes plus personnelles. Pour Kinsha, elle écrit : nous l'avons trouvé dans le pick-up de contrebandiers, âgé de deux mois environ. Nourri au biberon, il est devenu le mâle alpha d'une tribu en expansion. Dans la brume qui est montée, je n'éprouve pas le besoin d'explorer sa chambre. Cuisine et séjour m'en disent suffisamment. Ils sont le plus cosy possible. Sa présence est presque palpable. Je m'attendrais presque à trouver une théière encore tiède.

Aujourd'hui, Calixte et Paul m'accompagnent. Nous allons tenter de recenser la tribu de Kinsha. Les portières du 4/4 claquent. Nous sommes équipés de jumelles, appareil photo et carabine, sans parler des boîtes à échantillons. Arrivés au plus près (il nous reste deux heures à pied dans la brousse), nous nous mettons en chemin en suivant de vagues sentiers, sur lesquels je recueille les échantillons de crottes de gorille pour analyse. Atmosphère humide et lourde qui rend la marche pénible. Brume omniprésente, qui ne nous permet pas de voir à plus de 10 m. Nos oreilles sont aux aguets, nos narines aussi. Et ce sont elles qui nous renseignent sur la présence du groupe de gorilles. Une trouée dans la brume : ils, ou plutôt elles sont là, occupées à manger et allaiter leurs petits. Nous discutons à voix basse, elles sont cinq. Et 12 juvéniles entre deux mois et deux ans environ sont avec elles. Kinsha est, bien sûr, absent, occupé à surveiller son territoire. Nous tâchons de caractériser ces 17 gorilles et de noter leurs traits distinctifs afin de leur attribuer des noms. De gros doutes pour moi : allons-nous réussir à les protéger des humains ? Diane, la relève est fragile mais assurée.

Marc SEUZARET
22 avril 2023

LA MAISON BERLIOZ

Après avoir lu une biographie passionnante de Hector Berlioz j'ai visité la maison de son enfance à La Côte Saint André, dans le département de l'Isère.

C'est une maison bourgeoise du XIX^e siècle, avec des meubles et des parquets cirés, située en plein cœur de la petite ville. Par les fenêtres étroites on voit des jardins, la rue et les maisons d'en face. Je ne me souviens pas qu'on pouvait y voir les montagnes de la Chartreuse ou du Vercors tout proches.

La maison est composée de plusieurs étages, avec de nombreuses chambres où devaient étudier les nombreuses sœurs d'Hector. Je garde de cette visite une odeur d'encaustique, de lourdes tentures, de patins sur lesquels on devait se déplacer et de chuchotements dans les couloirs et les interminables escaliers.

Cette visite date de plus d'un an, mes souvenirs sont peut-être erronés, mais je crois qu'ils correspondent à ce que devait ressentir celui qui allait devenir le musicien français le plus célèbre de son temps.

Le père d'Hector était médecin et il entendait bien que son fils arrive à une situation sociale au moins égale. Dans cette maison Hector aimait platoniquement Estelle et puis il est parti pour Paris, pour la musique, sans l'accord de son père qui le laissera tirer le diable par la queue toute sa vie, à l'abri dans sa suffisance bourgeoise et médicale.

Après plusieurs échecs infructueux Hector fut enfin désigné pour passer une année à la villa Médicis de Rome où il fut un élève distrait mais dont il revint avec cet « Harold en Italie » qui a comblé nombre de mes instants de solitude.

Oui Berlioz fut le plus grand musicien français de son temps, mais il ne fut pas heureux pour cela, ni en amour ni en argent, il garda toujours le souvenir de cette jeune fille rencontrée sur les bords de l'Isère quand il avait quinze ans, il la retrouva même très respectueusement au soir de sa vie, veuve et fugace, inaccessible Estelle... Est-ce Elle ?

Marcel GERMAIN

02 avril 2023

2/5, RUE KUZNECHNY PEREOULOK

C'est avec un bus crasseux et sans âge que j'étais arrivée à l'angle de la rue Dostoïevski et de la rue Kuznetchny en fin d'après-midi à l'heure où les ombres commencent à lécher les façades. J'étais seule car personne dans le groupe de touristes auquel j'appartenais pour un temps n'avait voulu m'accompagner, plus intéressés qu'ils étaient par la visite d'une usine de production de vodka que par l'œuvre de Dostoïevski,

L'idée de cette visite avait germé à Moscou, quand, arpentant le centre-ville, j'étais tombée nez à nez sur une statue monumentale de l'écrivain, devant la Bibliothèque Lénine. La statue d'un vieillard assis, un livre à la main, une barbe immense et une discrète tristesse dans le regard.

Et me voilà devant cet immeuble d'angle, dans cette banlieue de St Pétersbourg encore pas trop défraîchie, avec ses grandes artères et ses immeubles bourgeois du 19^{ième}. Je sais par la lecture des guides – que je suis pourtant peu encline à suivre – que c'est la dernière demeure de l'écrivain. Là où il rédigea sous forme de feuilleton *Les Frères Karamazov*.

Il n'y a personne en cette fin d'après-midi. Derrière la lourde porte d'entrée une matrone en uniforme gris peu amène et qui me fait comprendre en me montrant un vieux bout de carton en guise d'affiche que la maison ferme à dix-huit heures et que je dois me dépêcher pour la visite de cet appartement transformé en musée.

Devant moi un escalier raide et mal éclairé qui monte au premier étage, là où se trouve le bureau de l'écrivain. C'est ma priorité. Les photos et le masque mortuaire du rez-de-chaussée ce sera plus tard, s'il reste du temps.

J'entame les premières marches avec appréhension. Le bois craque. La tapisserie des murs est sombre. La poussière m'enveloppe. Rien n'accroche le regard. Ce boyau n'a rien d'hospitalier. Pourtant je suis attirée. Je me sens toute petite, impressionnée par le silence et la furtive sensation que des fantômes tout autour de moi m'accompagnent. Ils m'appellent. Ils me montrent le chemin. J'arrive sur le palier de l'étage et dans un trait de lumière la porte ouverte du bureau. Une petite pièce toute en hauteur. J'avance respectueusement avec l'espérance un peu puérile que d'approcher les meubles les objets qui l'entouraient allait me révéler les mystères de son génie. Et qui sait, en s'approchant au plus près, en être un peu éclaboussée. Une petite table. Quelques feuillets manuscrits et un encrier semblent avoir été oubliés là malgré tous les tumultes du monde extérieur. Un si petit espace pour une si grande saga. Une pièce étroite enserrée dans de grandes tentures pour un roman bouillonnant et haletant.

Le silence du temps suspendu. Je suis dans la maison de Fiodor Pavlovtich Karamazov, le père indigne ivrogne vulgaire et sans principe qui va être assassiné par son fils bâtard. Je suis dans l'agitation les portes qui claquent les allées et venues des frères qui tous, d'une manière ou d'une autre vouent une haine indicible à ce père tyrannique. Tout ce maelstrom de paroles et d'émotions ont jailli de la tête du vieil homme, courbé sur sa table, dans sa redingote fanée, écrivant heures après heures dans le silence. Je le vois posant sa plume et prenant avec lenteur la tasse de thé qu'une petite souris de domestique lui aura apporté. Le calme avec lequel il boit les premières gorgées les paupières presque closes alors qu'autour de lui se bousculent et s'écharpent toute une tribu de personnages peu fréquentables. Et je me revois à ma petite table d'écolière. Celle offerte dans un élan de générosité par mon parrain à l'entrée au collège. Je me revois lycéenne quand j'avais dû rédiger le résumé d'un livre et qu'inconsciente – ou présomptueuse, j'avais choisi l'Idiot.

Le Prince Mychkine était entré dans ma vie et j'avais rencontré Fédor. Il m'avait embarquée très loin de mon pays et de mon temps. Immergée dans les affres les élans les mouvements de l'âme humaine. En décrivant avec tant de précision tant de force tant de profondeur les sentiments et les émotions qui traversaient ses personnages, des plus basses et désespérées aux plus sublimes et exaltées, il avait été un guide. Plus de quarante ans après, le cœur battant, j'étais maintenant témoin de la rencontre entre cette adolescente et ce vieillard qui, penché vers elle, semblait lui chuchoter : « le tumulte que tu portes en toi ... ce n'est rien ... si tu peux l'écrire ».

Marcelline D.
24 Février 2023

MERCI SONIA

Je fais face au numéro 6 du boulevard Saint Germain. Le trafic et l'animation de la rive gauche m'entourent et m'enveloppent, un bruit à la fois assourdissant et réconfortant, qui donne l'impression d'être là où il faut être, là où les choses se passent. Les vitrines des boutiques, les terrasses des troquets, le défilé permanent des looks les plus pointus sur les trottoirs, tout est spectacle et légèreté, d'une superficialité méticuleusement recherchée et réfléchie.

Je pousse la grosse porte cochère en bois avec tout juste assez de force pour me faufiler à l'intérieur avant que celle-ci ne se referme d'un claquement lourd et sec. En une fraction de secondes, l'agitation disparaît et le silence s'installe. Un silence feutré et apaisant qui me fait basculer dans un autre monde, un monde privilégié d'être à la fois proche et loin de tout, comme ça, en un claquement de porte.

Je me trouve dans un passage couvert menant à une cour intérieure soigneusement entretenue. Au loin la douce mélodie d'un pianiste débutant se fait entendre et comble timidement le silence au rythme de son apprentissage.

Les deux grandes portes vitrées à ma droite avec les symboles dorés 6 et A fixés au mur juste au-dessus, m'indiquent le chemin à suivre.

J'emprunte alors le large escalier en colimaçon recouvert de moquette rouge immaculée, malgré les milliers de pas qui ont dû la fouler. Je ne sais pas à quel étage je dois m'arrêter mais je monte, lentement, sûrement, effleurant la rambarde en bois vernis du bout des doigts et commençant à m'imprégner de la folie créative de ces lieux. Je l'imagine descendant gracieusement ces escaliers, d'un pas léger et flottant, pour se rendre à la boutique du coin de la rue afin de partager une de ses dernières créations avec ses clientes les plus fidèles.

J'arrive au troisième étage, celui-ci n'a qu'une seule porte sur le palier. À la gauche de cette porte, un petit guéridon est installé, des vases remplis de fleurs fraîches trônent sur le dessus. Aucune fleur fanée, les bouquets semblent avoir été tout juste mis dans l'eau. Les couleurs des pétales sont éclatantes et illuminent la pénombre du couloir. À côté du guéridon, se trouve un grand porte-manteau perroquet en bois, sur lequel reposent un béret en feutre noir, un parapluie et une longue écharpe à rayures. Ce motif rayé emblématique m'indique que je suis arrivée.

Sur la porte, une plaque dorée et les six lettres qui semblent me toiser, m'attendre en silence : RYKIEL.

Je prends la clé qui m'a été confiée et la glisse, tremblante, dans la serrure. L'appartement s'ouvre à moi, et comme une invitation, la lumière du vestibule s'allume automatiquement.

Je pénètre dans les lieux et commence à parcourir chaque pièce, l'une après l'autre, me perdant volontairement dans ce dédale. C'est grand et petit à la fois, on s'y sent bien, en sécurité, comme protégé. Les pièces se suivent et se ressemblent, le parquet en bois, les grands tapis persans, les nombreuses fenêtres dont les lourds rideaux en velours laissent tout juste passer la lumière, les bibliothèques remplies de livres, les canapés, fauteuils, méridiennes, chaises, poufs, une quantité indénombrable d'endroits où s'asseoir, pour lire, contempler, rêver.

Et là tout au fond, son bureau, laissé intact, comme si elle était encore là, comme si elle allait débarquer d'un coup, de nulle part, et reprendre là où elle en était.

Bureau, atelier, salon, un seul mot ne pourrait définir cet endroit où Sonia créait, riait, buvait, fumait, discutait, s'engueulait. Des heures entières passées dans cette pièce, pour proposer aux femmes une autre mode, libératrice, plus proche de leur quotidien et de leurs aspirations, et ce jusqu'au bout, jusqu'à son dernier souffle. Des vestiges en témoignent, comme cette colonne de cahiers de croquis trônant à côté de la fenêtre, ou encore ces centaines d'échantillons de tricots conservés dans des caisses en bois disposées à même le sol.

Seule, au milieu de cette pièce, je me sens toute petite.

Je me revois, moi à vingt ans, tout juste arrivée à la capitale, en provinciale timide, un peu perdue, et pourtant convaincue de ce que je voulais faire et pourquoi j'étais là.
Moi, devant le jury d'admission pour accéder à cette école de mode qui me faisait tant rêver, argumentant sur ma motivation, mes qualités, mes inspirations.
Moi, citant son nom, sans hésitation.

Mélanie Choirat
16 avril 2023

DERRIÈRE LES VOLETS, LA LONGUE DAME BRUNE

Le petit portail en fer est ouvert sur le grand jardin. J'imagine la maison d'Églantine, peut-être, au fond, cachée derrière les ronces, que l'on découvrirait en suivant l'allée centrale que l'on devine encore.

Ton bel arbre, où tu jouais autrefois avec Jean, Claude et Régine se dresse majestueux. À son pied, tu voulais y reposer. Je l'imagine te veiller au loin, depuis le bois de Saint-Amand, du haut de sa bienveillante présence.

Dans la pénombre, j'aperçois la discrète longère en pierre, recouverte de mousse. Ton ami Yves a clos les volets, refermant la maison sur tes silences, tes colères et tes insomnies.

Parce qu'elle a toujours su accueillir les amis réconfortants comme les âmes perdues, la porte n'est pas fermée à clef. Comme appelée à entrer, je tourne la poignée et pénètre, intimidée. Je sais que tu n'aimais pas les fans et refusais la lumière. Aussi je n'ose aller plus loin et reste dans ce couloir au sol couvert d'une grande dalle de pierre blanche, froide, rugueuse. Aux murs, une tapisserie aux immenses fleurs orangées et fuchsia, sur fond brun, ta couleur, comme l'a chanté Moustaki.

Je vois ta fine et longue silhouette traverser nerveusement, au loin. Tes pas sont vifs et tes gestes saccadés. Tu portes un petit chapeau et des foulards qui virevoltent en effleurant l'air derrière toi.

Tu es là, avec ta voix cristalline, éraillée, fatiguée, un vieux téléphone à cadran à la main. Tu t'enroules dans le fil, tout en faisant des allées et venues, inquiète. À travers le combiné collé à l'oreille, tu écoutes les malades du SIDA, ces damnés d'amour, SIDA, Si d'assassin, ton dernier combat que tu chantas dès son apparition.

Toi qui étais une passionnée, ne pouvais comprendre comment on pouvait mourir d'aimer.

Nathalie Bétry
1er avril 2023

DANS LA MAISON VIDE DU PEINTRE

A-t-on déjà vu des escaliers si verts, peints dans une laque qui – si ce n'est la couleur – fait penser à l'une de ces élégantes tables gigognes chinoises ? Le vert est vif, il s'harmonise et se fond presque avec le jardin environnant.

De la terrasse, en me retournant, je vois les brassées de tulipes fuchsia qui font écho, elles aussi, au crépi rose de la maison. Celle-ci est longue, si longue que son étage passe presque inaperçu. Les grandes ouvertures encadrées de volets recouverts du même vert laqué, jouent à touche-touche, mordant allégrement dans les murs

Tout est redevenu étrangement calme après le départ des derniers visiteurs. À droite, j'aperçois le grand atelier dont la verrière impressionnante n'abrite plus aucune toile monumentale en cours. Le peintre avait dû puiser dans ses dernières ressources pour achever l'œuvre de sa vie et tenir la promesse faite au vieil ours politique, son ami.

Je tourne la poignée ronde de la porte surmontée d'un chapiteau de style classique, fort pompeux pour cette demeure résolument campagnarde et hippie avant l'heure.

La lumière. Un pas dans la belle entrée et cela saute aux yeux : le propriétaire a voulu un lieu où la lumière pouvait rentrer par grandes éclaboussures, sans mesure. À cela, s'ajoute la couleur, partout, dans chacune des pièces, que je redécouvre avec plaisir, mais cette fois, seule, délestée des hordes de touristes qui défilent presque mécaniquement sans s'embarrasser de la moindre émotion.

Bleu. Je me déchausse pour sentir la fraîcheur du sol en terre cuite. Je m'assieds à la table de la cuisine et je caresse le plateau dont le bleu rappelle un ciel pur d'été. Les faïences qui tapissent les murs m'embarquent ailleurs, plus au sud.

Jaune. La salle à manger communicante éblouit comme un soleil puissant. Voici une autre table, celle qui devait accueillir les parents et leurs huit enfants pour les repas, les amis sans doute aussi. Ce devait être souvent la fête ici ! À l'approche du déjeuner dominical, les cuisinières devaient revenir du potager, les bras alourdis de bouquets de légumes. Plus que l'épouse, ce devait être le peintre qui orchestrait le ballet des casseroles. Il fallait de la bonne chair, en quantité ! Il n'était jamais question d'économie, même quand il eut fallu en faire ! Le peintre savait faire des ardoises, il était travailleur aussi. Ainsi, il retombait toujours sur ses pattes !

Où se retiraient-ils avec Le Tigre, après un repas abondamment arrosé ?

Certainement dans le grand salon atelier pour y boire un dernier alcool fort. Que pouvaient-ils se raconter ces deux-là, l'un dissimulé derrière sa grosse moustache tombante, qui longeait les rides du sillon nasogénien, l'autre enseveli sous sa barbe biblique ?

Ils œuvraient à la postérité du peintre. Obstiné, l'ancien policier en avait fait son sacerdoce : que son alter ego finisse son œuvre monumentale, celle qui permettrait à coup sûr que nul ne l'oublât. Il dût revenir maintes fois à la charge, son grand ami voulait abandonner, il n'avait pas autant que cela le goût de la postérité et peut-être sentait-il, qu'une fois le travail achevé, la mort deviendrait plus impatiente. Faire durer le tenait en vie.

Blanc. En dépit de la boiserie murale et du parquet, le blanc du lit en bois peint apporte une immense gaieté à la pièce la plus intime de la grande maison. Le patchwork des multiples toiles des amis impressionnistes y est également pour quelque chose. Cela suffisait-il à chasser, la nuit, l'angoisse de la fin prochaine ? Certainement pas. En m'asseyant du bout des fesses sur le dessus-de-lit immaculé qui prolonge l'aplat du meuble qu'il recouvre en partie, je me sens soudain triste. Malgré la magnifique reconstitution, les habitants de cette maison ne sont plus. Le peintre a accordé une importance démesurée à son travail, d'autres l'ont reconnu et pourtant, il a fallu que cela s'arrête un jour. Est-ce pour cela que nous tient tant à cœur de donner du sens à une si courte vie ? Certains déchainent leurs efforts pour agir, ne pas perdre une miette de ce temps qui court. D'autres sont hypnotisés par les enjeux trop forts du destin.

Par la fenêtre, je regarde le jardin, la grande allée parsemée de petites fleurs orange dont j'ignore le nom mais qui, d'ici, semblent peintes par petites touches pointillistes. La vie de tous ces végétaux est réelle mais elle est bien trop ordonnancée pour nous faire croire en la présence des propriétaires.

Non, finalement, je ne resterai pas ici ! Ce qui, tout à l'heure, semblait un privilège apparaît maintenant comme une punition : se coltiner toute une nuit pour ne même pas rencontrer Monsieur Monet ! Encore un petit tour sur le pont japonais, un arrêt pour y contempler les nénuphars roses du bassin qui avaient permis à l'artiste de prolonger son cher jardin et de s'offrir un modèle infini, et je retournerai à ma vie pour tenter d'oublier sa finitude.

Sandra Bernard
Villefranche-sur-Saône, le 23 avril 2023